

Le tracas du gouvernement ne lui va point; il n'avait pas d'aptitude à vivre au milieu des tiraillements; il se dégoûtait. C'est le mot. Je suis persuadé que depuis son entrée dans la carrière publique il a passé sa vie dans le dégoût: dégoût de ses amis comme de ses adversaires, car les petites misères qui affligent et abattent les natures comme la sienne, sont malheureusement de tous les partis. Les détails de la politique sont quelquefois peu dignes et froissent l'honnêteté, l'honneur, la droiture du gentilhomme, même lorsque les résultats généraux obtenus frappent le public par leur caractère de grandeur. C'est à la nature humaine, chétive et mesquine, qu'il faut s'en prendre. Ne pouvant la changer dans son ensemble, il vaut mieux l'accepter telle qu'elle est, mépriser ce qui chez elle est méprisable, mais ne pas s'en laisser affecter, et travailler tout de même dans l'intérêt du grand nombre. En outre, la politique, surtout pour les ministres, est le métier le plus harassant du monde: il faut être trempé d'acier pour y résister. M. Dorion ne l'était pas, et il a brisé sa carrière au moment où elle commençait sérieusement.

Ceci n'est pas une critique en mauvaise part. Même en admettant toute l'utilité du rôle de M. Dorion comme chef d'opposition, il faut reconnaître que ce rôle ne constitue pas une carrière complète d'homme d'Etat. Le chef d'opposition peut se faire une réputation d'orateur et donner une haute idée de ses capacités pour le gouvernement, mais il ne gouverne pas en réalité, sa position reste secondaire, son œuvre est bornée comme son action. Le pouvoir est nécessaire à l'homme d'Etat pour qu'il fasse sa réputation et donne la mesure de son génie. Si M. Dorion avait eu le tempérament politique, il aurait pris possession du pouvoir comme un général s'empare d'une hauteur prise d'assaut, pour s'y retrancher, faire la loi au pays d'alentour, et attacher à son nom une gloire impérissable en terminant une campagne décisive pour les armes nationales. Il a préféré laisser à d'autres le profit de la victoire, et céder son épée pour reprendre la toge.

Il restera à M. Dorion d'avoir été considéré par le public comme un avocat de premier ordre. Formé à l'école de M. Cherrier, il a donné au barreau l'exemple de l'honnêteté et du travail, de la bonne éducation unie à la science du statut, du respect de soi-même et à la fois du dévouement aux clients. Chose singulière et qui a été plusieurs fois remarquée par ses amis, M. Dorion qui dans les discussions parlementaires était souvent mou et indécis, se montrait d'une énergie puissante devant les tribunaux. Lorsqu'il s'était chargé d'un procès, on ne pouvait trop se fier à lui, il ne cédait rien, il se défendait et attaquait son adversaire avec la même vigueur, il rompait mais ne pliait point. La raison de cette différence est qu'au palais il se trouvait sur son véritable terrain. M. Dorion a toujours été essentiellement avocat, même en chambre, et s'il prend sa retraite dans la magistrature, c'est qu'il obéit à ses goûts et à ses aptitudes véritables. Il est plus fait pour interpréter les lois que pour mener un parti à la bataille. Juge en chef de la Cour d'Appel, il paraîtra chez lui tout d'abord, et comme nous l'avons déjà dit, il fera honneur à ces hautes fonctions.

OSCAR DUNN.

LA FÊTE-DIEU A CAUGHNAWAGA

La journée avait été magnifique, le soleil chaud, le ciel pur et la brise fraîche. Les champs couverts de moissons étaient pleins de promesses, et jamais le Saint-Laurent n'avait roulé entre deux rives plus opulentes ses eaux rapides et profondes.

Vers le soir, de larges nuées grises sortirent, comme du sein d'un cratère en feu, des splendeurs du couchant, et envahirent lentement l'horizon. La nuit venue, le vent cessa, l'air devint immobile, et, sous ce ciel d'été morne et lourd, roulaient d'épais nuages, à travers les déchirures desquels la lune envoyait de temps à autre un pâle rayon.

Sous l'effet de cette température énervante et des fatigues du jour, les laboureurs dans leurs fermes, les animaux en leurs étables, reposent oppressés, cherchant vainement un sommeil qui les fuit.

La nuit est si obscure qu'on semble toucher ses ténèbres; le silence, si profond qu'on pourrait entendre palpiter une étoile.

Des éclairs, rares d'abord, se succèdent, rapides et pressés; les lointains grondements du tonnerre se rapprochent; de larges gouttes de pluie maculent le sol; un souffle de tempête traverse l'espace. L'orage éclate et se déchaîne: l'eau tombe à torrents, les éclairs croissent en tous sens leurs zig-zags fulgurants, le ciel vibre et retentit d'assourdissantes détonations; lorsqu'au milieu du calme qui suit d'ordinaire les premières fureurs de l'ouragan, s'élèvent tout à coup des clameurs sauvages.

La plaine se couvre aussitôt de points noirs et mobiles: de dessous chaque broussaille, de derrière chaque buisson, comme émergeant des profondeurs du sol, sortent un, deux, trois Indiens, suivis d'autres plus nombreux, et, tous, formant un cercle qui se resserre à mesure qu'a-

vance la troupe, courent et se précipitent vers le village qu'ils entourent.

Surpris d'une attaque si soudaine, les habitants éperdus, fuyant de toutes parts, tombent sous les flèches ou le tomahawk de leurs implacables ennemis: ceux qui essaient de défendre leur foyer ou leur famille, ne réussissent qu'à s'attirer une mort plus lente et plus cruelle. Point de quartier, nulle merci à attendre: les hommes luttant avec l'énergie du désespoir, les femmes en prières, les vieillards à genoux, les enfants au berceau, sont tous massacrés, scalpés sans pitié. Les plaintes des mourants, les cris de douleur des victimes, forment avec les chants de guerre des Indiens et les mugissements de la tempête alors dans sa force, un concert plein d'horreur. De-ci de-là des colonnes de feu montent en tourbillonnant; des lueurs sinistres éclatent au milieu des ténèbres; puis, tout à coup le ciel s'illumine, les flammes s'élancent, grandissent, s'étendent, enveloppant dans leur course les granges, les récoltes, les maisons dont les toits et les murs s'écroulent avec fracas.

En quelques heures le village n'est plus qu'un immense brasier. Allumé par les torches indiennes, activé par le vent d'orage, l'incendie avait fait son œuvre. Lorsque l'aube parut, elle éclaira, gisant au milieu de ces décombres et de ces ruines encore fumants, plus de deux cents cadavres, et, marchant vers la forêt sous les insultes et les coups de leur sauvage escorte, un convoi de prisonniers réservés, hélas! aux plus cruelles tortures.

C'est le tableau de cette nuit mémorable de l'année 1689, connue dans l'histoire du Canada sous le nom de Massacre de Lachine, qu'après deux siècles écoulés, mon imagination évoquait au milieu du cadre à peine changé des lieux témoins de ce sanglant épisode.

Les grandes lignes du paysage sont restées les mêmes. Lachine—non plus simple bourgade agricole, mais ville industrielle, commerçante—occupe toujours une des rives du fleuve; la mission du Sault Saint Louis, ou Caughnawaga, groupe ses maisons sur le bord opposé. Entre les deux, le Saint-Laurent coule majestueux et fier, et si les champs cultivés ont remplacé les bois épais, les montagnes lointaines du Vermont et celles des Laurentides offrent encore au regard, sous le ciel changeant, le même horizon qu'autrefois.

Seulement, en 1874, les colons d'Amérique ne sont plus comme en l'an de grâce 1689, les uns sujets du conquérant Guillaume III, les autres du roi Soleil Louis XIV. Les deux peuples rivaux, aujourd'hui réconciliés, vivent unis, et il n'est pas jusqu'aux terribles Iroquois qui ne se réjouissent et ne s'honorent de la présence des visages pâles sur leurs réserves.

En effet, il est un jour dans l'année, celui de la Fête-Dieu, que les derniers débris de cette belliqueuse tribu des Iroquois attendent impatiemment et voient arriver avec plaisir. Le pittoresque, la proximité du village, l'originalité des physionomies, des costumes indiens, la singularité des décorations, l'éclat des cérémonies de la messe et de la procession, l'appât de surprendre sur place une scène de mœurs inédites, la curiosité de voir l'intérieur d'une maison, d'acheter quelques menus produits de l'industrie indigène, tous ces motifs, sans compter celui d'une agréable promenade, amènent là de nombreux curieux, promeneurs et flâneurs de la ville, ou des bandes de touristes des localités voisines.

Aller à Caughnawaga un jour de Fête-Dieu fut de tout temps pour les citadins de Montréal une véritable partie de plaisir, une chasse aux émotions d'où l'on revient désillusionné ou satisfait suivant son tempérament ou son humeur.

Donc, nous aussi, et fort bien disposé, ma foi! avons été, jeudi de l'avant-dernière semaine, prendre notre part de cette réjouissance annuelle.

Dès sept heures du matin une foule bigarrée, aux visages honnêtes, à la mise endimanchée encombrait la gare Bonaventure. Le Grand Tronc avait bien fait les choses et facilité l'excursion en plaçant entre Montréal et Lachine un train spécial à prix réduit, et partant toutes les heures de chacune des extrémités de la ligne. Au cri sacramental: *All aboard*, on monta, ou plutôt on s'empila dans les wagons où un grand nombre de voyageurs durent rester debout faute de sièges. Quant à nous, prenant philosophiquement notre parti, nous nous assimes à l'arrière d'un wagon sur la plateforme duquel des jeunes gens de bonne volonté firent pour l'occasion l'office du serre-frein; car celui-ci, vu l'encombrement, ne put accomplir ses fonctions durant le trajet; il faisait un signe, et c'est à qui de ces joyeux gaillards tournerait la roue.

A Lachine, tout ce monde riant, criant, sifflant, chantant, se précipita des portières sur le quai avec l'impétuosité et le bourdonnement d'un essaim quittant sa ruche. Les dames, dont les toilettes avaient été chiffonnées par la poussée de la foule ou dérangées par les secousses du train, rajustaient qui sa coiffure, qui une ganse rebelle, l'une faisait bouffer sa jupe, l'autre tirait son corsage, un ruban par-ci, une manchette par-là. Les hommes

se préoccupaient surtout du nœud de leurs cravates, et s'attachaient à redresser les bosselures de leurs chapeaux; ceux-ci à la recherche d'un ami poussaient des acclamations, des appels étranges; ceux-là écartant la foule couraient à la recherche d'un parapluie, d'un mouchoir oubliés dans le wagon, tandis que le gros du convoi, hommes-mûrs et matrones, marchant par couple, précédés ou suivis de cinq à six bambins ou bambines, leur progéniture, à qui ils faisaient mille recommandations sur les dangers d'un embarquement précipité, sur ceux d'une explosion, d'un incendie, se dirigeait d'un pas grave vers le steamboat fumant et prêt à larguer ses amarres. Cinq minutes après nous étions à bord, installés sur le pont supérieur, aussi pressés qu'on le sera dans la vallée de Josaphat au jour du jugement dernier. Pour combler la mesure un corps de musique que nous n'avions point aperçu, surgit tout à coup des profondeurs du navire, et pendant que le vapeur l'*Aurora* se mettait en route, les virtuoses déversèrent sur nous des torrents d'harmonie. Serrés comme on l'était, ces notes stridentes et cuivrées enlevèrent littéralement la parole à chacun de nous. D'aucuns étaient joyeux et renforçaient la musique de leurs chants, mais chez beaucoup d'autres nous vîmes l'œil s'allumer d'une sombre fureur. Un incident signala le premier morceau de la fanfare. Une dame, notre voisine, et qui ne s'attendait à rien moins qu'à cela, reçut soudainement en pleine oreille le sol dièse d'un saxophone formidable. Si la place n'avait manqué, la pauvre femme se serait certainement évanouie. Elle en fut quitte pour changer d'attitude et attendre de face le retour de la fameuse note qui éclata au finale, mais heureusement à l'octave au-dessous.

La traversée s'acheva sans autre incident, et une fois accosté au quai de la Compagnie du chemin de fer, les passagers du steamboat s'éparpillèrent de tous côtés, caquetant et piaillant, semblables à une volée d'oiseaux qu'on mettrait en liberté.

Nous foulions enfin le sol privilégié de la tribu, cette terre réservée par décision souveraine aux seuls Iroquois encore vivants. Une concession de terre de la couronne, divisée par lopins entre les familles, le don gratuit annuel à chaque Indien ou Indienne d'une couverture de laine, tel est le patrimoine et l'héritage de ceux qui faillirent anéantir la colonisation du Nouveau Monde.

Soumis à l'autorité de chefs élus, qui maintiennent l'ordre, font la police, et jugent en dernier ressort leurs différends, les Indiens ne peuvent résider en dehors de ce territoire limité.

Qu'on ne s'y trompe point, malgré l'air moderne des constructions—qui sont en effet assez récentes—et dont quelques-unes confortables et élégantes ne dépareraient point nos rues, Caughnawaga date de 1669. Il serait intéressant sans doute de raconter les phases successives de cette mission indienne, mais le cadre de notre sujet nous impose des bornes que nous ne saurions franchir sans manquer à notre tâche de simple conteur.

Qu'il nous suffise de dire qu'à Caughnawaga ce qui frappe tout d'abord ce sont les maisons et le sol. Celles-là de pierre, de briques ou de bois, quelques-unes avec galerie sur la façade, blanchies à la chaux, spacieuses, bien éclairées, ont une physionomie proprement très-avenante. Quant au sol c'est une couche de sable reposant sur un lit de rochers qui effleurent du sol à chaque pas. Autour de certaines habitations, une clôture formée de jeunes troncs d'arbustes entrelacés, protège quelques mètres carrés semés de maïs ou de pommes de terre.

Si le gouvernement anglais a voulu donner aux Indiens une haute idée de la force et de l'intelligence que l'homme civilisé doit déployer pour rendre la terre fertile, il ne pouvait certes mieux s'y prendre. Les efforts auxquels l'Indien se livre pour arracher à ce sol pierreux une maigre pitance doivent lui laisser une grande admiration ou un profond mépris pour la race qui subsiste de ce genre de travail.

Aussi les arbres se comptent-ils dans le village, et lorsque le soleil d'été darde ses rayons, Caughnawaga devient pour la chaleur et les insulations une succursale du Sahara.

Quoi qu'il en soit, pour l'étranger, l'Européen surtout, la surprise est grande de voir des Iroquois habiter au lieu de wigwams des maisons à deux étages, et porter une paire de bretelles à la place du carquois. Quels hauts cris ne pousseraient point nos élégantes s'il leur était donné de surprendre Me. Kaouistitikima en corset et sa fille en crinoline.

A ce propos, le matin même de notre excursion et durant la traversée, une dame qu'à son accent nous jugeâmes être allemande, nous demanda, afin de se familiariser à l'avance avec le spectacle, ajouta-t-elle, si les chefs porteraient leur coiffure emplumée, leurs scalpés et leurs tomahawks, et si les guerriers auraient le visage tatoué. Nous lui répondîmes que de pareils sauvages n'existaient plus que dans les gravures, que Caughnawaga possédait un barbier, que les Indiens se servaient de sa-